

# LES RÉFORMES ENRACINEMENT SOCIO-CULTUREL

XXV<sup>e</sup> colloque international d'études humanistes  
Tours, 1<sup>er</sup>-13 juillet 1982

Etudes réunies  
par Bernard CHEVALIER et Robert SAUZET



GUY TRÉDANIEL  
Editions de La Maisnie

## RÉFORME ET TRANSFORMATIONS CULTURELLES EN HONGRIE

La Réforme entraîna partout une restructuration de la vie culturelle, mais la mesure et le caractère de cette transformation varièrent d'un pays à l'autre en fonction des circonstances historiques, politiques et sociales. La situation de la Hongrie est, dans ce contexte, tout à fait particulière, puisque l'épanouissement de la Réforme y coïncida chronologiquement avec la plus grande catastrophe politique et militaire de l'histoire du pays.

La Hongrie médiévale qui était devenue, au xv<sup>e</sup> siècle, la puissance la plus importante de l'Europe centrale, grâce à Mathias Corvin avant tout, et qui avait porté avec courage et succès, près de cent ans, les lourdes charges de la défense de la civilisation européenne contre la menace turque, finit par s'effondrer au début du xvi<sup>e</sup> siècle. A la suite des difficultés internes, sociales, politiques et économiques, de l'insuffisance de l'aide des autres pays chrétiens, mais surtout de la supériorité des forces turques, les Hongrois perdirent, en 1526, la bataille décisive contre Soliman le Magnifique, à Mohács. De surcroît, le roi Louis II tomba lui-même sur le champ de bataille, et le pays se divisa au sujet du nouveau roi : on finit par en élire deux, Jean et Ferdinand, ce dernier de la maison des Habsbourg. Le pays partagé entre les deux rois rivaux devint une proie facile pour les Turcs : en 1541 Soliman prit possession de Buda, la capitale, et en deux décennies il étendit son pouvoir sur près d'un tiers du pays, et justement sur la partie centrale, la plus développée.

Le pays fut ainsi divisé en trois : la région d'Ouest et de Nord-Ouest eut pour roi hongrois Ferdinand et ses successeurs, la partie centrale et méridionale tomba sous l'occupation turque, et à l'Est se constitua, sous les descendants du roi Jean, la Principauté de la Transylvanie, dépendant des Turcs, mais jouissant pourtant d'une relative indépendance. Tout cela produisit une importante transformation de la structure et de la vie culturelle du pays, déjà sans la Réforme. La magnifique cour royale Renaissance de Buda, œuvre du roi Mathias, périt, disparut la célèbre bibliothèque ; Esztergom, centre ecclésiastique du pays et son premier siège archiepiscopal tomba sous la domination des Turcs avec ses hautes écoles et ses institutions culturelles, tout comme Székesfehérvár, ville de sacre et de sépulture des rois hongrois ou Pécs, siège de la première université hongroise, un des foyers de l'humanisme hongrois grâce à l'épiscopat du poète Janus Pannonius,... et nous pourrions continuer. Les ordres religieux qui avaient joué un si grand rôle dans la civilisation du pays perdirent une grande partie de leurs monastères, et couvents, avec leurs studia generalia et leurs bibliothèques. Et, bien que la continuité des institutions

culturelles ne fût pas rompue sur les territoires non occupés des Turcs, l'écroulement du système antérieur des institutions créa un certain vide. La Réforme vint le remplir.

Les premières traces de la Réforme apparaissent en Hongrie déjà avant Mohács, bien que dans un milieu restreint : certaines tendances prudentes en peuvent être observées parmi les curés des villes hongroises à population allemande, et on décèle aussi des sympathisants à la cour royale, dans l'entourage de Marie de Habsbourg, épouse de Louis II. Mais la rapide propagation de la Réforme ne commence qu'aux années 30 et 40, non sans rapport avec la catastrophe militaire et politique.

Après Mohács, l'expansion de la Réforme fut facilitée d'emblée par l'affaiblissement des positions de l'Église catholique : les deux archevêques du pays étaient morts dans la bataille aussi bien que la plupart des évêques. Chacun des deux rois rivaux s'efforça de nommer à leur place ses propres candidats, ce qui aboutit à une compétition, et même à des combats armés pour plusieurs des sièges épiscopaux. Les deux rois eurent en même temps grand besoin des revenus ecclésiastiques, et ils nommèrent souvent des seigneurs séculiers au gouvernement des biens épiscopaux, ce qui déclencha un processus de sécularisation, indépendamment de la Réforme, et empêcha, naturellement, la direction de la vie spirituelle des fidèles. Les revenus d'un des plus puissants évêchés, celui de la Transylvanie, durent être ainsi sécularisés par exemple en 1542 par György Martinuzzi, futur archevêque et cardinal, ennemi acharné de la Réforme, qui fut obligé, en tant que gouverneur de la partie Est du pays, de mettre ces revenus ecclésiastiques à la disposition de la cour réfugiée à l'Est du roi Jean. Sur le territoire non occupé par les Turcs, plusieurs monastères et résidences épiscopales furent réquisitionnés pour les besoins de l'armée, et sur le territoire occupé, soit un tiers du pays, un seul monastère put subsister, le couvent franciscain de Szeged. (Szeged fut, par conséquent, la seule ville hongroise sous domination turque dont la majorité put rester catholique jusqu'à la fin). Ces circonstances expliquent l'impossibilité où fut l'Église catholique d'opposer une résistance sérieuse à la Réforme. Naturellement, les trois parties du pays ont eu des situations différentes de ce point de vue. Sur le territoire turc, la hiérarchie catholique ne joua aucun rôle, les curés des villes et des villages furent abandonnés à eux-mêmes, la plupart adhéra à la Réforme, et ceux qui résistèrent furent abandonnés par leurs fidèles, sans aucun espoir d'un nouveau recrutement. Dans la partie Est du pays, la future principauté de la Transylvanie, la sécularisation de l'évêché, suivie progressivement par l'utilisation pour les besoins de l'État des autres institutions ecclésiastiques, laissa un libre champ à la Réforme, et, après l'assassinat, en 1551, de György Martinuzzi, les grands de l'État et la cour princière même adhérèrent à la Réforme, et la Transylvanie, c'est-à-dire l'Est de la Hongrie put ainsi devenir, pour des siècles, le rempart du protestantisme hongrois. Ce fut encore sur le territoire Ouest, gouverné par Ferdinand de Habsbourg, que l'Église réussit le mieux à conserver certaines positions. La cour archiépiscopale et le chapitre d'Esztergom se réfugièrent à Nagyszombat (Trnava), petite ville près de la frontière occidentale ; le siège archiépiscopal fut occupé, à partir des années 50, par l'éminent humaniste Miklós Oláh, ancien secrétaire de Marie de Hongrie pendant son gouvernement aux Pays-Bas, ancien correspondant d'Erasmus et qui réussit, dans cette seule ville au moins, à assurer la continuité des institutions, des écoles et séminaires catholiques. Mais comme les grands propriétaires séculiers rejoignirent un à un la Réforme sur le territoire Ouest aussi, celle-ci finit par y triompher également, malgré le roi catholique.

Dans cet état de démembrement politique, la Réforme apparut sur la scène comme un mouvement capable d'embrasser toutes les parties, toutes les couches de la société hongroise divisée dans les sphères politiques du pouvoir. Elle obtint ainsi une importance nationale et sociale incommensurable. Au-delà des objectifs d'un renouveau religieux, la Réforme devint en Hongrie, dans une certaine mesure, un

moyen primordial de la résistance et de la cohésion nationales. Ses propagateurs ne manquèrent pas à en tirer profit et à se servir des arguments qu'offrait la crise politique. De la défaite du pays, ils rendirent responsable la couche dirigeante de l'Eglise, ce qui était d'autant plus facile que les principaux postes administratifs de l'Etat médiéval hongrois étaient remplis par des ecclésiastiques surtout. Le chancelier du pays fut toujours un prélat, et l'armée même fut commandée à Mohács par l'archevêque de Kalocsa. L'Eglise en général, et les évêques en particulier étaient extrêmement riches, et depuis le règne du roi Mathias leur fortune servait surtout au mécénat du type Renaissance, à la représentation et au faste. Bien que cela produisit un grand nombre de valeurs artistiques et une période brillante de l'histoire de la culture hongroise, les contemporains eurent raison de regretter que cette fortune ne fût pas utilisée pour la paye des soldats et pour les besoins des forteresses des confins. Pour cette raison, l'accusation des réformateurs selon laquelle ce furent les prêtres qui avaient perdu le pays, si elle n'était pas juste, paraissait toutefois très convaincante. S'y ajoutait une argumentation toujours populaire aux moments de grandes catastrophes, à savoir que la défaite du pays était la punition de Dieu pour les péchés du peuple, le Turc était un fléau envoyé par l'Eternel, et il triomphera tant que le peuple ne se convertit, tant qu'il n'écoute les prophètes de la vraie religion, soit les réformateurs, et n'extermine la fausse, l'idolâtrie papiste. S'y ajoutait encore une considération nationale : la parallèle de l'histoire des peuple juif et hongrois. En 1538 voit le jour l'œuvre populaire du pasteur András Farkas, intitulée *De la nation hébraïque et hongroise*, où l'histoire hongroise et calquée sur celle des Hébreux de l'Ancien Testament : Dieu avait conduit les deux peuples dans un pays riche et fertile, sous des rois dévots et glorieux, ils étaient devenus puissants, mais l'idolâtrie, la fausse religion, l'avènement des prêtres de Baal attira la colère de Dieu qui envoya en punition aux Hébreux les Assyriens et les Babyloniens, aux Hongrois les Turcs. Les Hébreux n'ayant pas écouté l'avertissement des prophètes, leur pays fut détruit ; c'était maintenant le tour des Hongrois soit d'écarter la punition et suivre les prophètes de la vraie religion, soit de partager le destin des Hébreux.

Cette argumentation nationale de la Réforme hongroise fut généralement admise, sans considération des divergences qui, sur le plan théologique, divisèrent le mouvement. En Hongrie, ce fut d'abord la tendance luthérienne qui se répandit, mais dès la fin des années 40 apparurent déjà les adeptes des courants helvétiques. La théorie plus radicale de Zwingli obtint d'abord un succès considérable, mais ce fut ensuite celle de Bullinger, plus conciliatrice, qui se généralisa. L'enseignement de Calvin ne commence à se répandre en Hongrie qu'à partir des années 1560, et finit par triompher à la fin du siècle. Les différentes tendances ne manquèrent pas à se confronter dans de nombreuses controverses, mais la Réforme hongroise se caractérise pourtant par une évolution tranquille, un lent passage progressif du luthérianisme au calvinisme. Ceci fut possible surtout parce que les luthériens hongrois suivirent, dans les considérations dogmatiques, non pas tellement Luther même, mais plutôt Melancthon, et les adeptes de la tendance helvétique quittèrent bientôt Zwingli pour Bullinger. Entre les positions de Melancthon et de Bullinger le lien était plus facile à établir.

Diverses tentatives d'innovation furent cependant favorisées par le fait qu'au sujet d'une définition précise de la confession le consensus définitif ne se forma qu'aux années 1560, 1570, sur la base du catéchisme de Heidelberg. La Hongrie, et particulièrement sa province orientale, la Transylvanie, devint la scène des innovations religieuses les plus hardies et les plus diverses, et un lieu de rencontre de théoriciens du radicalisme religieux et des dissidents de l'Europe entière. Les limites de cette communication ne lui permettent pas à s'étendre sur le problème de l'antitrinitarisme qui triompha pendant un moment en Transylvanie, et eut une forte influence aussi sur les territoires occupés par les Turcs.

Les autorités locales jouèrent un rôle primordial dans l'expansion rapide et générale de la Réforme. Puisque l'administration centrale ne se consolidait que petit à petit dans la région Ouest du pays aussi bien que dans celle de l'Est, et puisque l'administration turque ne se mêlait guère, outre la perception des impôts, aux problèmes intérieurs de la population hongroise des territoires occupés, les autorités locales purent, et furent même obligées, d'administrer ceux-ci avec une compétence quasiment illimitée. En conséquence les grands propriétaires terriens, et les autorités des villes et des villages devinrent, dans les trois parties du pays, des facteurs déterminants. A la suite des spécificités de l'évolution de la société hongroise au *xv<sup>e</sup>* siècle que nous ne pouvons détailler ici, des forces sociales particulièrement dynamiques furent constituées par un certain groupe de la noblesse et par une des couches de la bourgeoisie. Le premier, une haute aristocratie formée récemment et possédant d'énormes propriétés, détenait un important pouvoir économique et politique. Le groupe restreint, constitué d'une quarantaine de familles, se composait surtout de parvenus, qui s'étaient enrichis par leur talent aussi bien que par l'exploitation violente et sans scrupule de la situation embrouillée de l'époque. Un des secrets de leur réussite était leur horizon européen, plusieurs d'entre eux avaient acquis une culture Renaissance moderne à des universités italiennes et étaient exempts de tout conservatisme. Dans les villes, la situation était juste l'inverse : les grandes villes royales, dites *civitates*, comblées de privilèges, stagnaient, à quelques exceptions près, tandis que l'autre type d'agglomération hongroise, la bourgade seigneuriale dit *oppidum*, florissait. Ces dernières étaient essentiellement des agglomérations agricoles à quelques milliers d'habitants, avec un peu de manufacture et un commerce étendu. Elles payèrent leur impôt au seigneur, mais leur administration restait autonome et leur paysannerie s'embourgeoisant représentait une importante puissance économique et manifestait des besoins culturels significatifs. Le nombre de ces oppida approchait de 1000.

En parlant du rôle des autorités locales, je pense avant tout aux domaines de la haute aristocratie et au gouvernement autonome des bourgades, deux forces particulièrement ouvertes aux phénomènes nouveaux et en mesure d'intervenir activement dans la marche des événements. On comprend facilement l'écho favorable que rencontra, dans les milieux de la nouvelle aristocratie et de la paysannerie urbanisée des bourgades, l'enseignement de Luther destiné aux princes, seigneurs et aux villes, selon lequel, l'ordre ecclésiastique précédent écarté, il incombait aux autorités séculières de subvenir aux besoins spirituels et culturels de la population. Ce programme plut aux seigneurs et aux oppida hongrois, fournissant un prétexte pour saisir les biens ecclésiastiques, mais il leur assigna en même temps la tâche d'entretenir désormais les pasteurs, les temples et les écoles, et assurer en général les conditions matérielles de la vie religieuse et culturelle. Les autorités urbaines et les seigneurs hongrois déployèrent beaucoup de zèle dans la sécularisation des biens ecclésiastiques, mais il faut reconnaître que la plupart prirent au sérieux les obligations aussi. Ils prirent soin non seulement d'engager des pasteurs qui propageaient l'esprit de la Réforme, mais aussi de réorganiser et de développer les écoles, et d'en créer de nouvelles par centaines.

La culture qui fut auparavant quasi entièrement ecclésiastique fit ainsi place à une autre, dirigée par des autorités séculières. De façon paradoxale, cela se produisit sous le signe d'une spiritualité plus rigoureuse, succédant à une vie intellectuelle déjà fortement laïcisée des anciens centres ecclésiastiques. De ce point de vue, on peut constater une certaine régression temporaire de la haute culture, compensée cependant par une large propagation des lettres classiques et une démocratisation du savoir. Ce fut pour la première fois qu'apparut alors, sous le signe de la Réforme, une large culture nationale hongroise. Ce fut grâce à la politique d'enseignement de la

Réforme que l'alphabétisation devint générale, y compris aussi une importante partie de la paysannerie. Dans les institutions scolaires dont le réseau embrassait le pays entier, l'enseignement religieux allait de pair avec celui des humanités. La connaissance du latin et les éléments de la culture humaniste parvinrent ainsi dans les coins les plus reculés du pays, on enseigna aussi le grec à de nombreux endroits, même de moindre importance, et dans les écoles plus grandes l'hébreu également. Une certaine hiérarchie s'installa dans le nouveau système scolaire. A côté des écoles locales où on enseignait le trivium et une partie du quadrivium, et les humanités, c'est-à-dire la littérature classique, dans chaque surintendance (correspondant en partie aux anciens diocèses) fut créé un nouveau type d'école supérieure, appelé plus tard collège, qui dispensait aussi un enseignement de philosophie et de théologie. De telles écoles fonctionnaient aussi sur le territoire occupé des Turcs, luttant avec de sérieuses difficultés et importunées par les autorités turques. Malgré cela, on réussit même à ces endroits là, à rester au pas de la culture européenne.

Ce système scolaire fut cependant imparfait, puisque la Hongrie n'eut pas d'université au *xvi<sup>e</sup>* siècle. Cette circonstance obligea les Hongrois, un grand nombre tout au moins, à partir pour des universités étrangères. Au début du siècle, les jeunes aristocrates fréquentèrent les universités humanistes de l'Italie, et les fils des hobereaux et des bourgeois celles de Vienne et de Cracovie. La popularité des universités italiennes continua jusqu'à la fin du siècle, celle de Padoue surtout, connue de son libéralisme religieux, et donc plus facile d'accès pour l'élite intellectuelle protestante et même antitrinitarienne. L'attrait des universités de Vienne et de Cracovie diminua en revanche au fur et à mesure que se répandait le protestantisme, et bientôt Wittenberg prit leur place. Cette université devint dans une certaine mesure le centre de la culture hongroise, et le resta même quand la plupart des futurs pasteurs et professeurs hongrois adhérèrent à la tendance helvétique. Dans l'entourage de Melancthon, avec qui les Hongrois avaient d'étroites relations, cela ne présenta aucune difficulté, ce qui fit que jusqu'aux années 1590, quand triompha définitivement une sévère orthodoxie luthérienne, la plupart des Hongrois fréquentèrent, sans distinction confessionnelle, l'université de Wittenberg. Ils avaient là leur cœtus florissant qui joua un rôle important dans la formation autodidacte grâce, en partie, aux exercices de disputes théologiques, et en partie aux conférences organisées sur le modèle des académies humanistes. Le fait que la plupart des prédicateurs et professeurs hongrois du milieu du *xvi<sup>e</sup>* siècle (il s'agit de plusieurs milliers de personnes !) firent leurs études à Wittenberg, donna un caractère assez homogène à la culture de la Réforme hongroise. Le chef spirituel resta toujours Melancthon que les Hongrois appelaient *praeceptor Hungariae* et dont la théologie modérée et l'humanisme chrétien dominèrent bientôt l'enseignement des écoles hongroises.

En dehors de la multiplication des écoles, la Réforme eut pour mérite la large diffusion du livre imprimé. Bien que la Hongrie eût des imprimeries dès 1473, et qu'au début du *xvi<sup>e</sup>* siècle Buda comptât une douzaine de librairies, le livre ne devint un article de grande consommation qu'aux décennies de la défaite politique justement. D'une part, les anciens étudiants rapportaient presque tous de Wittenberg un important lot de livres, faisant parvenir dans tous les coins du pays les œuvres fondamentales de la théologie protestante et celles des auteurs antiques. D'autres part, se multiplièrent dans le pays les imprimeries qui, à la différence de celles des pays plus développés et plus heureux, n'étaient pas des entreprises commerciales, mais des ateliers dépendant des mécènes. Elles furent créées, sous le signe de la politique culturelle luthérienne, par certaines villes et certains seigneurs, désireux de subvenir aux besoins locaux, c'est-à-dire de faire écrire et imprimer en hongrois des livres religieux et des manuels nécessaires aux écoles. Ainsi fut fondée à Sárvár, domaine du seigneur humaniste Nádasdy, un des premiers hommes politiques du pays, cette célèbre imprimerie où János Sylvester, directeur de l'école créée par

Nádasdy dans la même ville, plus tard professeur d'hébreu à l'université de Vienne, fit paraître la première grammaire hongroise et sa traduction complète du Nouveau Testament faite à la base du texte d'Erasmus. Quelques dizaines d'années plus tard parut la première Bible hongroise complète dans une imprimerie subventionnée également par un aristocrate, Zsigmond Rákóczi, et aux frais de celui-ci. De la même façon furent créées des imprimeries par des villes et des oppida, et parmi ces dernières une des plus riches, Debrecen fonda en 1561 une imprimerie qui fonctionne toujours et où parut, pendant les dernières décennies du xvi<sup>e</sup> siècle, toute une longue série d'ouvrages théologiques, de postilles, de livres de cantiques et de manuels scolaires en langue hongroise.

La création des imprimeries hongroises au service de la Réforme accéléra l'évolution de la littérature nationale. Les premiers livres imprimés en langue hongroise avaient encore paru, aux années 1530, à Vienne et à Cracovie, mais bientôt les imprimeries hongroises du pays publièrent l'une après l'autre les éditions hongroises, et non seulement des ouvrages religieux et scolaires, mais aussi divers produits littéraires. C'est là qu'on peut saisir le plus important peut-être des changements culturels qu'entraîna la Réforme : l'émancipation de la littérature de langue hongroise. Dans la Hongrie médiévale, la littérature s'était écrite presque exclusivement en latin et l'humanisme continua à renforcer cette tendance. Il y avait bien eu des textes hongrois dès le xiii<sup>e</sup> siècle mais, à quelques exceptions près, c'était tous des écrits destinés à quelque utilité religieuse ou ecclésiastique ou bien des traductions pieuses de la littérature religieuse de colportage. Ce fut la Réforme qui arracha le hongrois à son rôle secondaire. Comme dans le cas de beaucoup de pays et de peuples de l'Europe ce fut la Réforme, chez les Hongrois aussi, qui entraîna l'évolution de la culture de langue nationale. La littérature nationale hongroise commence ainsi avec la Réforme. En dehors de la Bible et de divers ouvrages théologiques, on se mit à traduire, ou mieux dit à adapter en hongrois les œuvres de la littérature antique et de la Renaissance. On édita en hongrois Esope, Sophocle, Boccace, Pétrarque, l'Eneïde, certaines dialogues de Lucien, etc. Apparurent petit à petit, dans un nombre restreint d'abord, les œuvres littéraires hongroises originales aussi : des récits historiques et romanesques, des drames et, de plus en plus, des poésies. Et, bien que la politique culturelle de la Réforme ne fût pas favorable à la littérature laïque, et particulièrement à la thématique amoureuse, en développant la littérature de langue vernaculaire et en répandant la culture humaniste, elle contribua pourtant à l'épanouissement, à la fin du siècle, d'une riche poésie Renaissance de langue hongroise, autour de la grande figure de Bálint Balassi, premier poète classique de langue hongroise.

Ce ne fut donc pas exclusivement à cause de la Réforme mais, en partie d'autres circonstances historiques, et pourtant, parallèlement et inséparablement de la Réforme, sous son égide et pénétré de son esprit, que se produisit un des plus grands changements dans l'histoire de la culture hongroise. En quelques décennies, un nouveau type de culture s'est répandue en Hongrie qui, s'il ne pouvait toujours maintenir et relever le niveau qui avait caractérisé l'élite des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, permit cependant au peuple hongrois de rester une nation unie dans un pays politiquement divisé, et renforça même la cohésion nationale en intégrant des couches toujours plus larges.

Tibor KLANICZAY  
Centre de recherches de la Renaissance,  
Budapest.